

# Un parent est battu

**lorraine boucher**

**Le fantasme de fustigation constitue un carrefour mutatif dans le développement de l'enfant, sur le chemin de la constitution d'un inconscient dynamique. L'auteure s'intéresse aux conditions rendant possible la naissance de cet inconscient dynamique et à l'interférence que crée une fantaisie particulière ici appelée « un parent battu ». Lorsque cette dernière fantaisie n'est pas démentie par la réalité, les voies de la symbolisation et de la vie fantasmatique sont obstruées. La vie psychique de l'enfant s'en trouve grandement appauvrie. Le cas de Fanny, une enfant battue, participe à l'élaboration théorique et permet d'envisager des avenues thérapeutiques.**

**L**e jour où je fus convoquée pour la première fois, dans le cadre d'activités hospitalières, auprès d'un enfant battu, j'ai rapidement senti le besoin de me consoler par de nombreuses lectures, les plus énigmatiques d'entre elles étant alors pour moi *Un enfant est battu* de Freud (1919) et *La haine dans le contre-transfert* de Winnicott (1947). Il me fallait sans doute emprunter au discours de figures parentales psychanalytiques afin de m'apaiser. J'étais alors percutée par différents sentiments de rage et de colère à l'endroit du parent auteur de l'abus avec lequel j'avais à entrer en relation. Sur un autre front, la perplexité me gagnait au contact de l'enfant qui, du moins en apparence, semblait protéger ses parents par ses réponses succinctes et évasives. J'étais habitée par un cri qui manquait au cœur du tableau offert. Où était celui de l'enfant qui, en principe me disais-je, devrait pouvoir dire toute sa détresse, tandis que cet autre cri, le mien, était, je l'espérais, tenu suffisamment en silence afin de pouvoir continuer à travailler.

Vous aurez reconnu l'enjeu qui m'unissait à l'enfant battu, celui de la nécessité de suspendre un cri pour continuer d'être en relation avec le parent et pour continuer d'exercer le rôle restreint pour lequel j'étais en fonction. Vous aurez aussi reconnu la nécessité d'emprunter une capacité d'élaboration à un autre parent qui avait pu composer avec les proportions de l'horreur dans des circonstances semblables et qui pouvait m'offrir les matériaux pour tolérer ces mouvements hostiles à l'intérieur de moi, pour les accepter, voire les trouver utiles et constructifs sur la voie de la compréhension de phénomènes si troublants. J'avais besoin que des thérapeutes me racontent des histoires semblables, si possible à la première personne, sans trop de précautions, sans qu'ils ne semblent sidérés par une fantaisie que j'appellerai ici « un parent battu ».<sup>1</sup>

C'est le passage d' « un parent battu » à « un enfant est battu », associé au mouvement allant de la réalité traumatique au fantasme et à la capacité de symbolisation, que j'aimerais aborder dans les pages qui suivent. Je souhaite ainsi souligner l'importance du masochisme érogène primaire et explorer les conséquences des ratés précoces dans son établissement. À la lumière de l'exemple d'une jeune fille victimes d'abus, j'insisterai particulièrement sur le rôle

de l'objet dans tout ce processus. La pensée de différents auteurs nous permettra d'explorer les conséquences qu'entraînent la présence de sévices réels et non plus seulement imaginaires. Aujourd'hui, comme lors de ma première consultation, il y a là, bien des années plus tard, la nécessité de reprendre le cours d'une pensée qui aisément peut se figer.

### **Freud et l'enfant battu**

*Un enfant est battu*, cet article de 1919, peut nous servir d'entrée en matière.

Disons d'emblée que, dans son texte, Freud ne s'intéresse pas précisément aux enfants battus mais plutôt à la fantaisie de fustigation résumée par « un enfant est battu ». Cette fantaisie participe à la jouissance onaniste chez les enfants, de façon le plus souvent transitoire et normale, sauf s'il y a fixation et alors possibilité de pathologie masochiste ultérieure. Entre « un enfant est battu » et un enfant battu, vous avez remarqué le « est », soit l'espace de l'être, l'espace de la représentation de soi et de l'autre. Il y a alors la possibilité de s'extraire d'une scène, à la condition qu'elle n'ait pas été traumatique et sidérante puisque l'enfant peut jouer à partir d'elle, construire un fantasme inconscient et jouir de l'excitation sexuelle que celui-ci procure. Dans son étude, Freud s'intéresse plus particulièrement au mouvement même de la fantasmatisation. Il explore la gènèse et la structure de fantaisies conscientes névrotiques, les phases antérieures de leur développement, les liens complexes entre les représentations, les jeux de transgression oedipienne et de refoulement qui les façonnent avec des matériaux fantasmatiques inconscients.

Freud suit l'affect et l'émergence de l'inconscient dynamique. C'est un défi au discours rationnel et à la réalité objective. Dans son élaboration, battre vient masquer l'amour oedipien sous le couvert de la haine apparente de la phase anal sadique, mais c'est aussi de l'amour. Sur le chemin de cet énoncé énigmatique « un enfant est battu », énoncé de l'enfant précisant la fantaisie consciente qui lui procure une excitation sexuelle masturbatoire, Freud retrace le chemin parcouru pour aboutir en ce lieu d'exercice autoérotique. C'est ainsi qu'il dégage chez la fille vers l'âge de trois ans deux étapes antérieures. Dans la première étape, elle est témoin d'une scène qui satisfait sa rivalité fraternelle<sup>2</sup> : le père bat l'enfant haï de moi, il n'aime que moi. Freud qualifie ce contenu conscient de « pas à coup sûr sexuel, pas même sadique, mais pourtant la matière d'où doivent sortir l'un et l'autre » (Freud 1919, 227). Nous sommes au contact d'une matière représentationnelle, préfantasmatique, présexuelle, où s'exerce une hétéroagressivité dans l'ordre de l'autoconservation plus qu'un sadisme proprement dit (Laplanche, 1970). Il s'agit de battre en pensée celui ou celle qui me dérange et de rejeter sans ménagement cette réalité extérieure blessante, sans qu'il n'y ait encore de jouissance sadique. En effet, puisque l'enfant n'a pas encore fait l'expérience d'une jouissance masochiste, il ne peut pas encore jouir de la souffrance infligée à l'autre. La scène demeure dans ce sens au niveau externe de l'autoconservation.

La jouissance masochiste, l'enfant ne va la découvrir qu'à la deuxième étape, temps mythique du masochisme érogène primaire et de la constitution corrélative

d'un inconscient dynamique. C'est une construction fantasmatique faite *activement* par le sujet lui-même qui s'autoreprésente en relation de *passivité tolérable et érotisée* : « Je suis battu par le père ». Comme Freud le précise : « Les personnes qui ont fourni la matière de ces analyses étaient rarement battues dans leur enfance et en tout cas elles n'avaient pas été élevées à coup de trique » (Freud 1919, 220). Ce deuxième temps du fantasme de fustigation n'a jamais eu d'existence dans la réalité objective. C'est le temps le plus important, selon Freud, premier temps du fantasme inconscient proprement dit. À l'aube d'une organisation génitale fragile, avec ce premier rebroussement dans le fantasme d'un désir excitant et prohibé, nous avons là les conditions inaugurales d'un inconscient dynamique. Le père ne m'aime pas car il me bat; le père m'aime car il me bat.

L'expérience du plaisir sexuel autoérotique vient temporiser la souffrance inhérente à toute pensée, à toute élaboration fantasmatique à partir de la réalité et de la douleur de vivre<sup>3</sup>. Cette co-excitation, cette union du plaisir sexuel avec la douleur fantasmatique annonce des jours nouveaux. Les scénarios se multiplieront. Les pensées infantiles conscientes et inconscientes se dynamiseront les unes les autres. Plutôt qu'un inlassable scénario d'attaque d'un plus petit par un plus grand, l'enfant pourra, grâce à la co-excitation sexuelle, aborder d'autres enjeux douloureux à penser, tels que l'angoisse de castration, la différence des sexes, la scène primitive. Notons, pour notre propos, cette précision de Freud : cette deuxième phase, le père me bat, n'a jamais eu d'existence réelle. D'ailleurs, ne s'agirait-il pas d'une condition nécessaire, que l'enfant n'ait pas été battu (à entendre au sens large), pour que cette deuxième phase puisse advenir? Pour cela, devront être réunies les conditions de ce qu'Alain Gibeault tient pour essentiel à la symbolisation, définie comme le résultat d'un processus qui suppose autant la capacité de représenter un objet absent qu'un sujet capable de savoir que le symbole n'est pas l'objet symbolisé (Gibeault 1989, 1574).

### **Une enfant battue : Fanny**

Fanny, 12 ans, rencontrée en centre de rééducation, me tient d'étranges propos compte tenu de son histoire. C'est une enfant qui n'est pas psychotique et dont personne ne doute de l'intelligence. Sa mère toxicomane l'a abandonnée en bas âge jusqu'à récemment, entre les mains d'un père toxicomane et violent. La grand-mère maternelle a soutenu sa fille tout le temps de l'abandon maternel en offrant occasionnellement refuge à Fanny et à son frère maltraités. Nul n'est jamais allé chercher quelque aide psychosociale qui n'arrivera pour Fanny qu'à ses 11 ans, lorsqu'elle sera séparée de son père à la suite de plaintes issues du voisinage. Fanny a été récemment confiée, en vertu de la Loi de la protection de la jeunesse, à une unité d'encadrement intensif en raison de ses comportements agressifs sur d'autres personnes, surtout celles qui apparaissaient les plus investies par elle dans des unités de soins intermédiaires. Voilà une histoire des plus classiques pour ceux qui côtoient ce type de problématique.

Que me dit cette enfant de sa mère? « Ma mère est bonne, elle veut maintenant me “ravoir” ». Le problème reposerait sur Fanny, trop violente. Par son comportement, la jeune fille nous indique qu'il ne peut être question qu'elle revienne à la mère récemment miraculée d'un centre de désintoxication. Les murs de l'institution la prive de cette éventualité à court terme. Qui a besoin de protection? Qui est trop violente? Par la voie de son comportement, nous pourrions déduire que Fanny nous fait une demande : elle a besoin de la protection maximale pour l'empêcher de retourner à cette mère instable, abandonnante ou violente. Les conclusions manifestes de Fanny sont toutes autres, ses propres agirs récents, explique-t-elle, le prouvent : la mère est bonne, c'est Fanny qui est violente et inductrice d'abandon. La réalité objective le confirmerait, Fanny est destructrice, sa mère se montrait récemment bien disposée à l'accueillir.

Que me dit Fanny de sa grand-mère? Qu'elle est bonne, qu'elle l'aime, mais qu'elle est trop vieille pour la prendre.

Que me dit-elle de son père? Qu'il est méchant et violent.

Que me dit-elle des intervenants agressés? Qu'ils ne sont pas cohérents, qu'ils sont punitifs.

Que me dit-elle de ses parents? En quelques mots ce que l'un dit contre l'autre. Qu'elle ne peut aller vers l'un sans le cacher à l'autre, tant elle s'attirerait le rejet de l'un en allant vers l'autre.

Que dit son père de Fanny? Qu'elle est comme sa mère, qu'elle coupe le lien.

Que dit la mère de Fanny? Qu'elle est comme son père, qu'elle est violente.

Que dit sa mère d'elle-même? Qu'elle est bonne, que c'est le père qui ne l'est pas.

Que dit son père de lui-même? Qu'il est bon, bien qu'à l'occasion violent en raison du comportement de sa fille.

À travers ses dessins et squiggles, Fanny me communique plusieurs données tout à fait incompatibles avec son discours manifeste. Son discours global est fracturé à la mesure du clivage de son moi. Je constate les éléments suivants :

- elle ne peut pas se fier à la figure maternelle. Le repli narcissique est la seule avenue, par exemple : vivre seule sur une île déserte généreuse pleine de petits animaux, de nourriture, comme Robinson Crusoë mais sans Vendredi (antagonisme entre narcissisme et relation d'objet);
- la figure grand-maternelle est dangereuse et peut abuser de l'enfant. Il faut l'éviter à tout prix lorsqu'elle propose de peigner les cheveux de l'enfant, car elle peut lui faire mal;
- les représentants parentaux se battent et terrorisent les enfants animaux;
- le sein se soustrait à toute ébauche d'organisation sexuelle orale : la boule du cornet tombe dès que l'enfant veut y goûter. Un chien se jette dessus. Elle ne peut la ramasser.
- dans un dessin, le roi est déchu parce qu'il a brisé le miroir (l'enfant roi reçoit une image brisée);

- un bébé félin a besoin d'être seul en cage avec un dompteur à l'extérieur pour lui tendre un steak et non un fouet (des barreaux nécessaires autant pour le petit que pour le grand).

Les trois souhaits de Fanny s'énoncent ainsi :

1- « que tous mes problèmes d'agressivité soient réglés » (formulation magique et absence du *je*);

2- « que j'arrive chez une personne avec qui j'aurais plus de bonheur, qu'elle m'aime et qu'elle ne me veuille pas de mal » (le *je* est conditionnel à l'objet accueillant, qui le demeurerait au cours du temps);

3- « que les problèmes financiers de ma mère soient réglés, qu'elle n'ait pas besoin de se priver pour nous donner à manger, qu'elle ne "rush" plus » (un sein nourricier pour la mère d'abord).

Dans ses dessins et commentaires, Fanny en vient donc à me raconter enfin son histoire à peine modifiée, similaire à celle que j'ai pu entendre de ses intervenants, lire ou déduire de son dossier : un mauvais accueil dans la vie; de nombreux traumatismes précoces; des parents qui se battent entre eux et la terrorisent; une mère et une grand-mère auxquelles elle ne peut se fier; une mère qui, pour fuir un homme violent, abandonne sa fille, bébé sans protection, sans cage protectrice, sans nourriture. L'enfant se retrouve en cage avec un dompteur à fouet. Rien dans l'histoire de Fanny ne permet de constituer des assises narcissiques solides. Elle a certaines attentes d'un milieu thérapeutique, cage et viande, dompteur et amour. Mais il y a les conflits d'allégeance, aller vers l'un entraîne la perte de l'autre.

Surprise, je ne cesse de l'être par l'étendue de les doubles histoires racontées par ces jeunes. J'ai l'impression que pour eux, comme pour Fanny, la réalité traumatique se retrouve plaquée au centre de ce qui devrait être leurs activités symboliques, leurs fictions réparatrices, leurs fantaisies ludiques, leurs jeux, leurs dessins, tandis qu'une pure fiction (racontée à l'origine par qui?) a pris la place de la réalité perçue, énoncée par l'enfant. Le monde est à l'envers. Dans de telles rencontres, dont je sors la plupart du temps accablée, me vient, à moi aussi, toutes sortes de fantaisies de réparation magique. Je construis une scène imaginaire où je dis à l'enfant qu'il se raconte des histoires à dormir debout, que ça l'empêche de voir la réalité en face et de bâtir à partir de la réalité actuelle, d'y découvrir les nouvelles chances qu'elle lui offre. Elle m'entend, elle comprend et fait un bout de chemin avec nous. Trêve de fantaisies, il me faut revenir moi aussi à la réalité, cet enfant n'est pas fantasmatique, elle est bien réelle. L'enfant dort, elle fait souvent le même cauchemar. Parfois, elle crie mais elle ne produit aucun son. Elle ne pourra que lentement et à son rythme émerger de ce mauvais rêve, non pas seulement par quelques bons mots magiques. Espérons qu'à cette heure, elle ne sera pas seule, quelqu'un aura survécu et pourra constater avec elle que ce n'était qu'un cauchemardesque début dans la vie dont elle a eu peine à sortir.

De Fanny, j'entends donc deux discours dans la même entrevue : un discours conscient et un autre que je ne qualifierais pas encore d'inconscient au plan dynamique, ni même de symbolique. Ce deuxième discours reste grandement extra-psychique. Fanny tente de lui faire prendre chair et acte dans la réalité extérieure du milieu thérapeutique, avant que, plus tard, elle puisse en faire

quelque chose à l'intérieur d'elle-même, dans un espace psychique interne, dans son île.

À la fin de cette rencontre avec Fanny, je note deux moments de tension interrelationnelle. Dans le premier, multiplié, révélateur de son hypervigilance, elle me critique, puisqu'en cours d'entrevue je ne prend pas assez bon soin de mes crayons feutres en ne remettant pas aussitôt le capuchon après chaque utilisation. Je suis seule avec elle plus d'une heure, nous dessinons, parlons d'elle, de ce qu'elle pense, vit, rêve, mais je prends mauvais soin de mes bébés crayons et cela l'inquiète. Le deuxième temps d'anxiété palpable se passe quelques minutes après l'entrevue. Fanny doit me remettre à tout prix des feuilles de papier vierges puisqu'elle a utilisé les miennes en dessinant. Elle doit illico me rétablir intacte, non abîmée, pas trop utilisée. Suis-je donc si fragile, si destructible, si interdite? Suis-je donc si inutilisable?

Fanny m'indique, par ces intenses moments, ce qui l'a empêchée de se constituer un masochisme érogène primaire. En d'autres mots, si nous reprenons le texte freudien, elle m'indique qu'une réalité traumatique de mauvais soins a entravé le passage du temps 1 au temps 2 du fantasme de fustigation. Elle n'a pu aller du premier temps (le père bat l'enfant que je hais ou celle qui ne prend pas bien soin du bébé) au deuxième temps de jouissance masochiste (je suis battue par le père, je peux jouir de ses soins même s'ils éveillent de la douleur). Ce dernier temps d'autoreprésentation où s'effectue une érotisation de la douleur aurait nécessité que Fanny puisse départager ce qu'elle se représente au temps un de la réalité environnementale précaire. Il aurait fallu qu'elle puisse battre la mère sans la détruire; qu'elle puisse faire l'épreuve de sa colère, de sa rage, comme un bébé qui pleure, qui hurle, alors que la mère reste là, posant ses limites de survie tout en offrant chaleur et nourriture. Ainsi, Fanny aurait pu continuer à penser, à trouver du bon à penser. C'est à ce premier temps représentationnel que Fanny nous convie, tous les intervenants et moi-même. Un temps où l'expérience de battre et de se représenter un parent battu peut tranquillement se différencier de la réalité environnementale : Non! le parent n'est pas K.-O., il est là, ma pensée n'est pas événement de la réalité, ma pensée ne détruit pas. Je pense, donc je suis pensante. Un moi se construit. À l'opposé. Fanny demeure bloquée avec sa destructivité et « un parent battu ».

Par ses deux moments d'angoisse relationnelle plus intense, Fanny m'indique sa difficulté à jouir des morsures<sup>4</sup> qu'elle m'a faites en pensée et en mots, tantôt en se plaignant de la précarité de mes soins aux crayons, et tantôt en utilisant sans ménagement mes feuilles à dessin. Cette jouissance, cette plainte ne lui sont pas accessibles de façon durable. Elle tente d'annuler rétroactivement cette utilisation de moi permise en entrevue, elle est sollicitée par la fantaisie que j'appelle « un parent battu ». Cette difficulté pèsera lourd dans le traitement de Fanny car, au sein du moindre investissement affectif significatif, elle oscillera entre une expression d'amour impitoyable, facilement confondu à de la haine, et le besoin d'annuler rétroactivement tout moment fécond de don relationnel afin de protéger cette figure parentale de ce que cette générosité peut entraîner de destructivité. C'est au milieu thérapeutique, comme il eut été souhaitable autrefois pour les parents de Fanny, de reconnaître le bon potentiel constructif dans ce type d'amour puissant, vorace, primitif, éventuellement libidinal. C'est à l'environnement de se donner les conditions de survivre et de communiquer à Fanny ce qu'il y a d'à la

fois désirable dans ces manifestations instinctuelles de vie et de rage, mais aussi de difficile en ce que cela peut susciter de haine en retour.

### **Pouvoir penser la haine**

Avec cet exemple de Fanny, reprenons notre périple théorique avec quelques auteurs qui me permettront de préciser ma pensée et qui peuvent nous guider dans la difficile tâche de penser la (notre) haine.

Winnicott s'appuie sur un passage de *Pulsions et destins des pulsions* de Freud (1915) pour aborder sa notion **d'amour primitif**. Dans ce passage, Freud écrit : « Nous nous rendons compte qu'on ne peut considérer que les attitudes d'amour et de haine caractérisent la relation des instincts avec leurs objets, mais qu'elles sont réservées aux relations du moi global avec les objets » (Freud, 1915, 40). Winnicott en conclut que la personnalité doit être intégrée avant qu'on puisse dire d'un enfant qu'il hait : « Si précocement que soit accomplie l'intégration -et c'est peut-être au paroxysme de l'excitation et de la colère que l'intégration se produit pour la première fois- il y a un stade théorique plus précoce dans lequel tout ce que fait le petit enfant lorsqu'il fait mal n'est pas oeuvre de haine. J'ai utilisé le terme "amour impitoyable" (*ruthless love*) pour décrire ce stade » (Winnicott 1947, 55). Winnicott vient à reconnaître la nécessité pour des enfants très difficiles qui semblent chercher la haine que leur soit offerte la possibilité de la trouver, sous la forme d'une haine objective. Il raconte comment il était important d'avouer à un garçon en crise à quel point ce dernier avait suscité de la haine en lui, Winnicott. Le psychanalyste avait dû concrètement s'en protéger et se permettre de tolérer la situation sans éclater, sans se mettre en colère. « Si le malade cherche de la haine objective ou justifiée, il faut qu'il puisse l'atteindre, sinon il n'aura pas le sentiment que l'amour objectif peut être à sa portée », écrit le pédiatre britannique (Winnicott 1947,53).

Dans un article ultérieur, *Agressivité, culpabilité et réparation*, Winnicott précisera ses notions de personnalité intégrée et d'amour primitif : « La personne parfaitement intégrée, cela veut dire que cette personne doit pouvoir entièrement assumer la responsabilité de tous les sentiments et de toutes les pensées qui sont propres à l'individu humain » (Winnicott 1960, 91). Il semble s'agir là d'une autre façon de parler d'un moi global capable de contenir toute la destructivité inhérente à penser et fantasmer. Au contraire, l'auteur ajoute : « Il y a défaut d'intégration lorsque la personne a besoin de trouver au dehors d'elle les choses qu'elle désapprouve -le prix à payer étant qu'elle perd la destructivité qui, en réalité, est en elle. ». On reconnaît le génie de Winnicott à travers cette conjonction entre la perte de destructivité et le prix à payer. Qui aurait dit qu'une perte de destructivité s'avère un prix à payer? En effet, pour Winnicott, sur le chemin de toute construction (concrète ou symbolique), il y a l'abord d'une nécessaire destruction, tolérable à certaines conditions : « Peut-être est-il vrai que les êtres humains n'acceptent pas l'intention destructrice contenue dans l'amour primitif, mais ils peuvent cependant en supporter l'idée si l'individu qui est tout près de la découvrir a déjà en mains des signes tangibles d'intentions constructrices qu'on peut alors lui rappeler. »

Outre que cette tolérance à ses propres impulsions destructrices permet de se sentir concerné par les choses, elle engendre « la capacité de prendre *plaisir aux idées*, même lorsqu'elles contiennent un élément destructeur, ainsi qu'à l'*excitation corporelle* qui les accompagne ou qu'elles accompagnent » (Winnicott 1960, 97)<sup>5</sup>. À lire ce dernier fragment, on a l'impression que Winnicott est en train de décrire le passage du temps un au temps deux du fantasme de fustigation. C'est à ce carrefour crucial qu'une représentation peut faire obstacle à l'abord du masochisme primaire structurant -plaisir des idées- et à la possibilité d'expériences auto-érotiques -excitation corporelle. Cette représentation inhibitrice est celle d'un parent trop destructible, battu trop aisément (déprimé, violent, paranoïde, instable) qui renvoie à l'enfant (le miroir brisé de Fanny) non pas des signes tangibles d'intentions constructrices contenues dans l'amour primitif, mais des évidences de velléités destructrices. Les scénarios construits par l'enfant tombent comme châteaux de carte et les plaisirs qui le relie à l'autre aussi. L'enfant se retrouve appauvri au niveau fantasmatique, n'ayant à sa portée que des satisfactions retournées sur la personne propre, autosensuelles, autostimulatoires, voire masochistes (dans l'ordre du masochisme secondaire)<sup>6</sup>. Aussi, il n'est pas rare d'entendre les intervenants décrire ainsi une jeune comme Fanny : « Elle n'est intéressée qu'au plaisir immédiat, pas vraiment à l'autre personne, et même quand elle obtient ce qu'elle veut, elle n'apparaît pas vraiment satisfaite mais simplement occupée ».

La relation au plaisir présenté dans cet exemple, combien de rapports écrits par les intervenants en font mention. Le plaisir est exigé de façon urgente, il ne souffre pas de délai. L'enfant semble chercher à s'étourdir. Le plaisir dépend de l'obtention hâtive de quelque chose ou de quelqu'un qui verra très vite son espace vital envahi. Le plaisir pris avec une personne un jour ne semble pas venir s'ajouter au patrimoine de bons souvenirs accessibles le lendemain, lorsque cette même personne ne sera pas aussi disponible ou gratifiante. Voilà comment les intervenants résument leur expérience : « Tout ce que je fais pour lui (elle) est à refaire sans cesse, ça ne "s'encode" pas, hier c'était bon, aujourd'hui ça n'a jamais existé ».

### **L'agir désobjectalisant**

Nous constatons que des enfants comme Fanny tolèrent difficilement toute approche ou toute distance imprévisible. S'approcher de l'autre, être approché par l'autre, raniment des vécus perceptivo-hallucinatoires d'empiètements prématurés et des expériences de passivité primitive intolérable, d'engloutissement ou d'impuissance. Toute distance ranime d'autres vécus non moins accablants d'abandon interminable, de chute dans le vide ou de douleurs sans soulagement venu d'une personne secourable. Comme nous avons vu plus haut, la mémoire récente de bons moments avec nous ne fait pas le poids. Aussi, Fanny pouvait-elle un jour se rapprocher d'une intervenante, réclamer sa présence exclusive, et apparaître étonnamment calme. Le lendemain, elle pouvait l'agresser sans prévenir, à l'occasion d'une frustration anodine, et se retrouver dans un état de retrait obtenu par l'excitation agressive. Nous sentions que le recours à l'agir violent était en lien avec ce rapprochement récent. Il nous semblait que dans cet état d'excitation, au sein duquel elle nous conviait de force, se cachait une manoeuvre parexcitante. Elle pouvait ainsi, de curieuse manière, se protéger d'un



rapprochement encore senti par elle comme menaçant dès qu'il dépasse un certain seuil.

Philippe Jeammet s'est intéressé à l'agir chez l'adolescent, et ses écrits peuvent permettre d'approfondir notre propos. Jeammet parle de l'agir en tant que « pré-forme de figuration mais opposée au travail de symbolisation, échec auto-érotique ». Il précise qu'il s'agit « d'auto-érotisme négatif, destructeur, à la fonction anti-introjection et anti-pensée [...] auquel est substituée une quête de sensations, de stimulations essentiellement somatiques qui tiennent lieu d'objet et permettent au sujet de se sentir exister, mais au prix d'une tendance à l'auto-renforcement au fur et à mesure que la relation se désobjectalise » (Jeammet, 1989, 1766). Il s'intéresse à ces enfants et adolescents esclaves de l'agir, regroupés sous la pathologie des états limites.

Jeammet fait remonter le surinvestissement de l'excitation à la toute première enfance, période au cours de laquelle normalement les petits gèrent la séparation au moment du coucher par des rêveries liées à des souvenirs agréables de présence maternelle et soutenues par un suçotement du pouce ou l'étreinte d'un objet transitionnel. Ces enfants balafrés par l'intrusion ou l'abandon ont, par contraste, recours à des activités rythmiques du corps. Par ces manoeuvres autoexcitatoires, non pas autoérotiques, ces enfants tentent d'effacer toute trace de l'objet manquant, la sensation violente rendant inutile l'activité psychique de symbolisation. C'est ainsi qu'est évitée la dépression mentalisée liée à la reconnaissance de la séparation. Nous nous situons là dans un en-deçà du masochisme érogène primaire qui supposerait la persistance d'un lien fantasmatique à un objet auquel est liée la souffrance. Au contraire, nous sommes confrontés ici à différentes formes d'activités autoexcitatoires allant du « head banging », à l'automutilation, à la masturbation compulsive, au mérycisme (Boucher, 87,11), ou encore à d'autres présentations plus incidieusement autoexcitatoires telles l'hyperactivité ou le recours à l'acte violent.

Pour des enfants comme Fanny, dans cet en-deçà du masochisme érogène primaire bien constitué, il ne peut être question de souffrance personnelle et d'adresse de cette souffrance à qui que ce soit, même à soi-même. Penser sa souffrance passerait par se représenter être battu par l'autre, donc par se représenter progressivement différencié, séparé sans que cela n'implique une brutale déchirure dans la peau d'indistinction sujet-objet qui doit à l'origine unir la mère et l'enfant. Nous avons tout lieu de croire que cette phase d'illusion (indistinction sujet-objet) et de désillusionnement progressif (séparation-frustrations) n'a pu se faire pour Fanny en s'appuyant sur des objets externes garants de son intégrité narcissique. Le choc de la réalité a dû être brutal et douloureux. Elle n'a pu inviter sur son île transitionnelle une mère qui se prêtait au jeu des illusions en introduisant progressivement la réalité.

Dans toute expérience de rapproché objectal, Fanny risque de se sentir menacée de l'extérieur, quand ce n'est pas de l'intérieur par l'affect, inévitable représentant intrusif de l'objet à l'intérieur du sujet. Le rapproché de l'autre amène son cortège d'appréhensions douloureuses plus que de plaisirs mémorisés. Aussi a-t-elle recours à l'agir afin de se redonner maîtrise sur l'objet externe, rétablir des limites différenciantes d'avec lui, repousser au dehors ce qui la menace de l'extérieur et de l'intérieur par son appétence pour l'objet, exclure toute symbolisation qui la met en scène avec cet objet. L'agir vient remplir sa fonction d'arrêt du rapprochement, de bloc anti-représentatif. Il offre à Fanny une dérivation autoexcitatoire se substituant à l'expérience de penser la violence qui l'habite. Les intervenants me disent d'ailleurs, de différentes façons, lorsqu'il est question d'essayer de comprendre quelque chose à ce magma d'agirs rébarbatifs : « Elle est violente, c'est tout. Il n'y a rien à en penser, on ne comprend pas et il n'y a rien à comprendre... » Nous partageons bien la même tâche que Fanny : penser la violence. Combien cette tâche est impossible lorsqu'on est envahi par la violence ambiante<sup>7</sup> ! Combien le passage de l'envahissement au plaisir de penser peut apparaître un luxe inaccessible !

Me revient en mémoire le souvenir d'un très petit garçon hospitalisé parce qu'il était constamment malade et dont le développement général était compromis. Dès le début de son hospitalisation, il présentait du « head banging » pendant que ses parents en consultation déniaient massivement une dépression maternelle peu mentalisée. La mère ne venait pas spontanément tenir compagnie à son fils, invoquant que les infirmières sauraient mieux qu'elle-même s'occuper d'un enfant malade. De plus, elle nous informait qu'il ne semblait pas désirer être approché par elle, surtout lorsqu'il avait recours à ces manoeuvres autoexcitatoires de plus en plus fréquentes depuis plusieurs semaines. Il y avait là un cercle vicieux qui compromettait déjà l'avenir de la vie physique et psychique du petit.

Avec une maman qui aurait présenté une dépression mentalisée, accessible par les mots, j'aurais opté pour une tout autre approche. Mais elle ne voulait pas parler : parler de quoi ? Il n'y avait rien à dire, signifiait-elle. Je décidai de la prendre aux mots. Je lui prescrivis de venir quotidiennement à l'hôpital où je passerais la saluer. Elle devait se tenir près de son fils et le prendre doucement dans ses bras, pour le bercer, dès qu'il commençait à se frapper la tête. Ensuite, lorsqu'il cessait, elle pouvait à son choix le remettre au lit ou rester en interaction avec lui. La mère devait ainsi faire violence à son « instinct maternel » lui dictant l'éloignement.

L'enfant l'avait d'abord violemment rejetée de tout son corps, pour progressivement, au fil des jours, accepter de se laisser apprivoiser, d'abord dans un corps à corps, puis dans des débuts d'interaction. Sans beaucoup de mots, avec un certain soin minimal de l'enfant et un nécessaire respect de la défense maternelle, ce garçon était sorti de son état critique et commençait à jouer aux côtés de sa mère. Quelquefois, il esquissait un sourire auquel elle répondait, même si elle était souvent distraite. Les deux allaient mieux. Qui avait été hospitalisé ? Qui avait été entouré ? Qui s'était frappé la tête sans que cela ne fasse sens pour personne ?

Si nous revenons à Fanny dont les crises agressives semblent avoir une fonction autoexcitatoire et désobjectalisante, que penser, qu'en dire? Lui interpréter ce que l'on pense n'apparaît pas ce qu'il y a de plus fructueux dans un premier temps. Si elle est dans cet état de coupure défensive de la pensée, nous sommes dans l'impossibilité de la rejoindre par les mots. Au delà ou en deça des mots, il nous faut d'abord être et faire. Mais penser demeure essentiel pour les intervenants s'ils veulent pouvoir être présents dans de telles circonstances.

### **Le recours à l'acte**

Claude Balier s'est penché sur le pendant psychique de l'acte violent (Balier, 1997, 79). Il aborde la brisure profonde entre le fantasme et l'acte agressif. Une faille dans l'organisation fantasmatique entraîne la nécessité, devant l'incapacité de poursuivre le crime par la voie représentationnelle, de faire appel au réel externe. Il y a là un recours à l'acte plutôt qu'un passage à l'acte. L'agresseur devient emporté, désobjectivé, à l'intérieur d'un torrent d'actes (et non de mise en acte, cette dernière voie supposant une continuité entre le fantasme et la réalité, et surtout un sujet auteur de l'acte). Les actes se produisent à la manière d'un acte réflexe, dans un état de perte de contact transitoire avec la réalité accompagnée d'une perte de distinction sujet- objet. Pour reprendre les termes de Balier : « Le sujet renonce à son statut de sujet et utilise la disparition du soi pour réaliser une immersion totale dans l'excitation... Une façon de ne pas être tout en existant malgré tout, ce qui permet de maintenir une relation fusionnelle avec la mère au sein d'un mélange des sources pulsionnelles, tout en évitant une rencontre de sujet à sujet avec l'imgo maternelle archaïque menaçante ». (Balier, 1997, 92) Plutôt que d'une identification à l'agresseur, Balier parle d'une identification à l'agression elle-même, comme façon de se noyer dans le pulsionnel (Boucher, 1998).

Les intervenants décrivent bien cette perte de contact de Fanny avec elle-même, cette immersion dans l'excitation agressive, laissant entendre qu'il n'y a plus rien à penser. Fanny n'est plus atteignable et semble aussi passive qu'un bouchon de liège perdu dans un torrent. Sortie de la débacle, elle emprunte aussi la forme passive lorsqu'elle me formule son premier souhait : « Que tous mes problèmes d'agressivité soient réglés ».

### **L'identification passive à l'agresseur**

Nous retrouvons cet intérêt pour la question de l'identification à l'agresseur chez Gantheret lorsque, dans *Les nourrissons savants*, il reprend les énoncés de Ferenczi<sup>8</sup> sur l'identification à l'agresseur qui a cours chez le nourrisson soumis à des traumatismes précoces de types divers, allant de l'effraction par la passion adulte, aux punitions furieuses et au terrorisme de la souffrance parentale exhibée (Ferenczi, 1931). L'enfant devient alors le réceptacle obligé de ce qui déborde chez l'adulte. Il est littéralement attaché de force au parent. Il ne s'agit pas d'un mécanisme de défense, puisqu'à cette étape de la vie, le moi n'est pas encore constitué, mais d'une réaction primaire d'absorption presque organique pour survivre.

Cette introjection passive est plus archaïque que l'introjection active (de l'objet) de l'organisation orale précoce, puisqu'elle se situe en deçà de la délimitation d'une zone sexuellement investie, en occurrence orale. Gantheret ajoute : « Dans ce mouvement d'introjection (forcée) qui permet qu'une réalité extérieure au sujet devienne intrapsychique, et puisse ainsi être soumise au processus primaire, dans cette tentative donc de l'amener à une "conciliabilité", le plus important est peut-être l'introjection du sentiment de culpabilité de l'adulte » (Gantheret, 1984, 137). Comme Ferenczi l'avait décrit auparavant, l'enfant introjecte alors non pas de façon discriminative les qualités de ses éducateurs, mais plutôt la totalité de la situation, y compris et d'abord le fait que ce que l'adulte réprime dans l'enfant, c'est ce qu'il condamne dans l'enfant en lui. Cette réaction autoplastique qu'est l'identification forcée à l'agresseur aboutit, selon Ferenczi, à une forme de personnalité faite uniquement de ça et de surmoi-moi-ideal. Occupé qu'il est par cette inévitable phagocytose du danger externe, l'enfant n'a pas le loisir de se vivre sujet de ses pulsions.

Le passionnel, l'instinctuel, le pulsionnel du parent viendront s'interposer et confondre l'enfant au moment où il devrait tout entier s'adonner, avec des parents disponibles, à la délimitation de ce qui est lui, de ce qui est l'autre. Pensons au discours de Fanny, à celui de ses parents, mélange difficile à départager. Qui pense quoi de qui, qui est qui? Y a-t-il place pour une innocence originelle et pour une expérience de séduction par l'adulte, séduction bien tempérée? Y a-t-il place pour que Fanny puisse dire un non à l'adulte, à ce qu'il lui propose, en toute quiétude, sans s'inquiéter de sa position originelle passive. Une histoire comme celle de Fanny nous heurte par l'ampleur des refus rencontrés lorsqu'il était question qu'elle impose son propre torrent, son règne, sa propre séduction. Elle a rencontré un miroir aveugle et aveuglant.

### **Les autoérotismes**

Revenons à la question initiale du masochisme pour dégager toute la différence entre la satisfaction associée à ces agirs excitants mais désobjectalisants, et les véritables plaisirs auto-érotiques. La place de l'objet demeure centrale dans notre parcours.

Catherine Parat, dans *L'affect partagé*, s'intéresse au fantasme de fustigation. Elle nous rappelle que, dans la toute première phase d'ambivalence binaire qui marque le début de la relation objectale, l'activité et la passivité sont liées. Le petit déploie une grande activité pour obtenir des plaisirs passifs (ex. se faire chatouiller). C'est d'ailleurs ce que nous retrouvons dans le temps un du fantasme de fustigation où l'activité représentative est au service d'un plaisir passif. Pendant la phase sadique-anale, l'agressivité est projetée. À cette étape, nous dit Parat, une nécessité prévaut : le démenti parental à l'effet que serait mauvais l'enfant qui dit non ou qui prétend à des activités d'emprise, de retenue ou d'abandon du parent. Sur cette base seulement, l'entrée en phase pré-oedipienne ou oedipienne peut se faire de façon satisfaisante.

Ce démenti est sans doute important dès le début de la vie. N'est-ce pas ce que Winnicott tentait d'aborder lorsqu'il insistait sur la nécessité d'une tolérance à l'existence des impulsions destructrices dans l'amour primitif? Parat reprend implicitement cette idée lorsqu'elle énonce que la réalité interne a besoin pour s'édifier de l'apport des parexcitations maternelles pour que l'enfant puisse construire ses parexcitations personnelles, dont les fantasmes font partie. À l'orée de la vie, les autres constituent la réalité. La mère doit parer aux excitations exogènes et endogènes. Pour éviter qu'une tension excessive (douleur, détresse) ne vienne frayer la voie à l'excitation sexuelle plutôt que ne le feraient normalement les zones érogènes successives, orales, anales, phalliques, génitale, la mère a un rôle crucial : tempérer l'effet traumatique d'une tension trop intense en s'adaptant intuitivement à ce qu'il y a d'inné dans l'excitation, le rythme, le mode réactif de chaque enfant. S'il y a dérapage à ce carrefour précoce, il y a danger que l'enfant n'érotise la position passive douloureuse sous forme d'une fixation masochiste secondaire. S'en trouverait appauvrie l'activité érotique de pensée impliquant **l'identification à l'élément actif sadique**<sup>9</sup> des scènes autoérotiques, qu'elles soient orales, anales, phalliques ou génitales.

La mère doit donc précocement démentir par son action la destructivité potentielle accompagnant la décharge de tension excessive, en procurant un soulagement, sans ajouter de tension, que ce soit par négligence ou par ses propres angoisses.

Pensons à ces jeunes esclaves de l'excitation<sup>10</sup> dont nous avons fait mention plus haut. Les traumatismes cumulatifs dans l'enfance ainsi accompagnés de co-excitations sexuelles auront été d'autant plus dommageables pour l'avenir de ces jeunes (masochisme secondaire tenace) que le parexcitation était déficient ou absent.

En 1924, Freud relie ainsi l'hétéroagressivité, la coexcitation sexuelle primaire et le masochisme érogène primaire : « La libido a pour tâche de rendre inoffensive cette pulsion de destruction (pulsion de mort) et s'en acquitte en dérivant cette pulsion en grande partie vers l'extérieur, bientôt avec l'aide d'un système organique particulier, la musculature, et en la dirigeant contre les objets du monde extérieur. Elle se nommerait alors pulsion de destruction, pulsion d'emprise, volonté de puissance. Une partie de cette pulsion est placée directement au service de la fonction sexuelle où elle a un rôle important. C'est là le sadisme proprement dit. Une autre partie ne participe pas à ce déplacement vers l'extérieur, elle demeure dans l'organisme et là elle se trouve liée libidinalement à l'aide de la coexcitation sexuelle dont nous avons parlé; c'est en elle que nous devons reconnaître le masochisme originaire, érogène ». (Freud, 1924, 291)

À la lumière de notre propos, nous pouvons nous permettre d'insister sur le rôle de l'objet dans les processus que Freud décrit (Gauthier, 1994a et 1994b). Ainsi, la plus grande partie de la pulsion de mort se trouve liée par la libido pour constituer le sadisme si l'objet externe ne se dérobe pas et permet la projection. Une autre partie se trouve liée libidinalement sous la forme de représentation interne à l'aide de la coexcitation sexuelle primaire pour donner naissance au masochisme érogène, si l'enfant est à l'abri d'une coexcitation marginale grâce à l'existence du parexcitation maternel et à la possibilité que la mère offre de constituer de véritables autoérotismes. Si la mère ne joue pas son rôle d'objet secourable, capable d'accueillir la plus grande partie de la pulsion de destruction, l'enfant devra composer avec l'excès de cette pulsion. Il sera dès lors mis en position d'échec pour constituer un masochisme érogène primaire. Dans de tels cas, l'excès de pulsion de destruction se dirige contre l'enfant et s'accompagne de coexcitation anobjectale avec des destins précaires au plan somatique ou au plan de l'action (agirs, et manoeuvres autoexcitatoires). Ces voies de décharge sont plus immédiates et privilégient l'intensité au détriment de la relation d'objet.

Nous savons que les autoérotismes se bâtissent à partir des différentes zones érogènes qui sont des lieux corporels de dialogues libidinaux. Les autoérotismes lient le sujet et l'objet. Pensons à l'enfant qui joue à manger la mère ou à être mangé par l'ogre maternel (cannibalisme oral), qui joue à contenir, retenir, garder, lancer ou être contenu, retenu, gardé, attrapé, lancé (rétention et expulsion anale), etc. L'enfant doit rencontrer une disponibilité affective importante dans son environnement pour s'adonner à ces jeux sources d'excitation, pour ensuite constituer de multiples scénarios intérieurs conscients et inconscients. Comme Freud l'empruntait à Goethe : « Au commencement était l'action ». (Freud, 1912-13, 185). Sur cette base, se construit le fantasme.

De ce versant fantasmatique, Freud précise la place centrale du masochisme primaire : « Le masochisme érogène (primaire) prend part à toutes les phases de développement de la libido et leur emprunte la succession des costumes psychiques qu'il revêt. L'angoisse d'être dévoré par l'animal totémique (père) a sa source dans l'organisation orale primitive, le désir d'être battu par le père provient de la phase suivante, sadique-anale; le stade d'organisation phallique introduit dans le contenu des fantasmes masochistes son précipité, la castration, bien que celle-ci soit plus tard l'objet d'un déni; de l'organisation génitale définitive dérivent naturellement les situations caractéristiques de la féminité, subir le coït, et accoucher » (Freud, 1925, 292).

En résumé, sur le chemin du masochisme érogène primaire, l'enfant doit absolument rencontrer dans la réalité un objet externe suffisamment bon sans lequel la liaison libidinale et la représentation mentale de l'objet interne sont compromises. Sans cet objet, le fantasme de fustigation ne peut franchir la première étape de sa constitution. L'avenir des autoérotismes et de toutes les phases du développement sexuel subséquent s'en trouve perturbé. Aussi, Fanny a des plaisirs stagnants. Elle se méfie profondément de nous. Elle n'a pas fait sur son chemin que de bonnes rencontres. Rejetée plus d'une fois en paroles et en actes, voilà qu'apparemment ou effectivement, elle se retrouve rejetée par des équipes de soins. Elle m'est d'abord introduite en ces termes : « Elle brûle toutes les ressources. Aucun milieu ne semble lui convenir ». Fanny est brûlée, elle ne

convient à personne : comment, une nouvelle fois, ne pas jeter de l'huile sur le feu?

### **L'objet accueillant la projection primaire**

Dans son rapport sur le masochisme mortifère et le masochisme gardien de la vie, Benno Rosenberg parle d'un fonctionnement prémasochiste de la pulsion de mort, avant qu'il n'y ait eu intrication pulsionnelle primaire. C'est le masochisme érogène primaire qui permettra que règne un véritable principe de plaisir--déplaisir. Rosenberg évoque le moi archaïque, le moi plaisir purifié freudien qui « prend en lui, dans la mesure où ils sont sources de plaisir les objets qui se présentent, il les introjecte et d'un autre côté, expulse hors de lui ce qui à l'intérieur de lui-même, provoque du déplaisir » (Freud, 1915, 38). Rosenberg qualifie de projection primaire ce qui constitue l'amorce de cette délimitation dedans-dehors. « L'extérieur, l'objet, le haï serait, tout au début identiques », écrivait Freud (1915, 39).

Rosenberg souligne que pour que cette projection du mauvais à l'extérieur puisse avoir lieu, deux conditions sont requises : un sujet (un moi) et un support externe sur lequel cette projection s'effectue. Ce support préprojectif n'est pas un objet dans le sens plein du terme, puisqu'il n'est pas investi et qu'il ne le deviendra justement qu'après que la projection se soit effectuée sur lui.

Pour Rosenberg, « le masochisme primaire érogène rend possible/viable la détresse, permet la satisfaction hallucinatoire » qui implicitement reconnaît le déplaisir lors de l'attente à travers le recours aux représentations mentales de satisfaction (Rosenberg 1991,66). Est décrit là le saut du physique au psychique. L'auteur précise que la satisfaction hallucinatoire du désir est de nature projective mais qu'à la différence de la projection primaire, il s'agit d'une projection introjectable et introjectée. Nous pourrions à nouveau penser aux phases 1 et 2 du fantasme de fustigation. La phase 1 (ce n'est pas moi, c'est le père qui bat celui que je hais) illustre la projection primaire et la phase 2 (mon père me bat) traduit la réalisation hallucinatoire du désir, temps de projection qui a pu devenir introjectable et introjectée, grâce à l'apport d'un environnement accueillant aux projections de l'enfant. « Une autre différence, ajoute Rosenberg, concerne le rapport à l'objet : si la projection du mauvais constitue l'objet externe, la satisfaction hallucinatoire du désir, projection-introjectée, constitue l'objet interne ». (Rosenberg, 1991, 82)

Rosenberg conclut : « Si l'être humain ne peut se connaître qu'à travers l'objet et la projection (le miroir de l'objet), il ne peut se vivre lui-même, se reconnaître comme sujet qu'à travers le vécu masochique. Le petit enfant dans l'état de détresse infantile se sent lui-même comme un sujet souffrant, se ressent lui-même à travers son manque, à travers ses désirs insatisfaits. Dans l'évolution ultérieure, la rencontre du sujet avec lui-même ne se fait plus exclusivement par la souffrance et sa signification masochiste; la signification masochiste de la relation de soi à soi passe à l'arrière-plan, mais elle n'en reste pas moins implicite, croyons-nous » (Rosenberg, 1991,76). Cet implicite réfère à l'existence chez l'individu d'un masochisme primaire de base qui offre la possibilité d'avoir une histoire,

d'ordonner sa vie intérieure dans le temps, et de tolérer éventuellement le déplaisir inhérent à tout cadre psychothérapeutique.

Rappelons-nous les moments d'anxiété relationnelle chez Fanny pendant l'entrevue, temps que nous pouvons qualifier de projection primaire sur un support préobjectal. En effet, Fanny m'invite à une délimitation de l'objet externe en plaçant du bon à l'intérieur d'elle-même et un mauvais à l'extérieur : elle prend bien soin des crayons pendant que moi, je les laisse à l'abandon après une première utilisation. Fanny n'est pas encore à constituer un objet interne. Elle nous convie à servir de médiateur à l'intrication pulsionnelle. Trop pauvre est sa capacité de réaliser de façon hallucinatoire (fantasmatique masochique) l'érotisation de cette scène avec moi. Elle est hypersensible à la moindre de mes défaillances observables. Elle ne craint pas qu'en pensée mes défaillances actuelles ou futures; elle craint le réel avec moi. Va-t-elle réussir à me soigner, vais-je réussir à la soigner? Elle rejette la négligente hors d'elle-même pour la retrouver chez moi.

Pour Fanny, des expériences traumatiques et douloureuses ont pu depuis longtemps s'érotiser secondairement, pendant que se consolidaient des modes de décharge de tension désobjectalisants n'offrant que des soulagements immédiats et provisoires. Fanny ne sait pas encore qu'il existe d'autres manières de se vivre, ou de vivre des plaisirs plus durables et plus intérieurs. Elle a d'abord besoin d'un lieu qui fera ses preuves, qui survivra à ses coups, lui permettant de soutenir la fantaisie « un parent battu » en la distinguant bien de la réalité extérieure, lui offrant les conditions de liaison dans le fantasme, pour qu'éventuellement soit possible un masochisme projeté sous forme sadique. Le fantasme « un parent est battu » se bâtirait alors sur cet autre fantasme « un enfant est battu ».

### **Pour conclure : un long parcours thérapeutique**

La mère de Fanny tenait des propos révélateurs à la suite de leurs courtes retrouvailles : « Je ne la reprendrai que lorsqu'elle aura fait ses preuves ». On y décèle la proposition d'un monde à l'envers, dans lequel la fille a à faire ses preuves pour que la mère lui soit présente. La consigne maternelle est mégalomane pour l'enfant : Fanny doit précéder sa mère, s'assurer qu'elle reste en vie, à la limite l'engendrer. Fanny n'a pas été pensée, elle n'est née que partiellement pour sa mère, non pour elle-même; elle est encore à faire ses preuves et elle a déjà failli. Sous une telle férule antisubjectale, Fanny pensante se heurte à une fantaisie qui n'a pas été démentie par la réalité, le parent est véritablement battu.

Fanny ne peut continuer son chemin en empruntant la voie du fantasme de fustigation dont elle serait le centre en tant que sujet souffrant. Je vis, je souffre, je jouis ne peuvent se conjuguer qu'à la troisième personne : la mère vit, la mère souffre, la mère jouit<sup>11</sup>.



Fanny, qui n'a pas d'ami, décrit ainsi ce qu'est un ami : « C'est quelqu'un qui est à coté de nous, qui nous laisse tranquille, qui ne nous dérange pas mais avec qui on est bien ». Le lieu ami est à la fois précis et restreint. On croirait un enfant qui nous décrit l'expérience d'être seul en présence de quelqu'un suffisamment effacé, quoique vivant et présent, pendant que l'enfant s'adonne à ses autoérotismes (être bien).

Fanny nous attend. Nous ne pouvons facilement arriver dans son île, Vendredi n'est pas bienvenu. C'est d'une île généreuse et parexcitante dont elle rêve, sur laquelle elle peut régner (sa majesté le bébé) sur de petits animaux (les pulsions) sans subir d'effraction externe (demandes excessives) ni interne (fantasme de destruction cataclysmique du parent et de l'enfant réunis). Sa capacité de distinguer le soi de l'objet est incomplète, tout pas vers elle l'effaie, tous ses désirs possessifs ou agressifs deviennent rapidement, pour elle, les nôtres à son endroit. Nous pouvons constater le défi que sera le long décolllement de la réalité traumatique excitante lorsqu'une personne plus investie fera son apparition sur l'île. Cette personne devra accueillir la destructivité de l'enfant pour permettre au fantasme de se frayer un chemin. À cette seule condition, une nouvelle histoire pourra se tisser avec Fanny, lui permettant d'émerger de ce cauchemar d'un parent battu.

Le parent-intervenant doit survivre, vivre aux côtés de l'enfant, la laisser se découvrir et le découvrir, la laisser construire une histoire avec lui : l'histoire d'une enfant vivante, souffrante, qui se sent battue par la réalité, par la vie, par nous, mais qui peut malgré tout en jouir, aimer et être aimée. La survie de l'objet fonde les assises du masochisme érogène sur lequel pourra se déployer tous les détours de cette histoire. Fanny pourra alors sortir du cauchemar pour commencer à rêver.

lorraine boucher  
4000, marcil  
montréal  
Qc h4a 2z6

---

## Références

- Balier, Claude, 1997, Analyse psychopathologique des comportements violents, in *L'illégitime violence*, Actualité de la psychanalyse, érès, 1997, 79-94.
- Boucher Lorraine, 1987, Les troubles alimentaires graves du nourrisson : des enfants qui se laissent mourir?, in *Psychiatrie de l'enfant*, XXX, 1987, 5-32.
- Boucher, Lorraine, 1998, Psychanalyse des comportements sexuels violents de Claude Balier, in *Filigrane*, volume7, no.1, 1998, 132-136.
- Collectif « *On Freud's "A Child is Being Beaten"* », édité by Spector Person for the International Psychoanalytical Association, Yale University Press, 1997.
- De M'Uzan, Michel, 1984, Les esclaves de la quantité, in *La bouche de l'inconscient*, éditions, Paris, Gallimard, 1994, 155-169.
- De M'Uzan, Michel, 1972, Un cas de masochisme pervers, esquisse d'une théorie, in *De l'art à la mort*, Paris, Gallimard, 1997, 125-150.

- Ferenczi, Sandor, 1931, Analyses d'enfant avec des adultes, in *Psychanalyse 4*, œuvres complètes, Tome IV : 1927-33, Paris, Payot, 98-113.
- Ferenczi, Sandor, 1933, Confusion de langue entre les adultes et l'enfant, in *Psychanalyse 4*, œuvres complètes, Tome IV : 1927-33, Paris, Payot, 125-138.
- Freud, Sigmund, 1912-13, *Totem et Tabou*, Paris, petite bibliothèque Payot, 1980, 185.
- Freud, Sigmund, 1915, Pulsions et destins des pulsions, in *Métapsychologie*, idées, Paris, Gallimard, 1940, 11-44.
- Freud, Sigmund, 1919, Un enfant est battu. Contribution à la connaissance de la genèse des perversions sexuelles, in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1973, 219-243,
- Freud, Sigmund, 1924, Le problème économique du masochisme, in *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 287-298.
- Gantheret, François, 1984, Les nourrissons savants, in *Incertitude d'Eros*, Paris, Gallimard, 1984, 133-161.
- Gauthier, Martin, 1994a, De l'objet secourable : désaide et masochisme, in *Colloque international de psychanalyse*, PUF, 57-68.
- Gauthier, Martin, 1994b, Entre séduction et pulsion de mort : le masochisme, in *La pulsion de mort*, Montréal, François Gauthier éditeur, 23-32.
- Gibeault, Alain, 1989, Destins de la symbolisation, *Revue française de psychanalyse*, 6, 1989, 1517-1617.
- Jeammet, Philippe, 1989, Les assises narcissiques de la symbolisation *Revue française de Psychanalyse*, 6, 1989, 1763-1774.
- Laplanche, Jean, 1970, Agressivité et sado-masochisme, in *Vie et mort en psychanalyse*, Paris, Flammarion, Champs, 1970, 133-157.
- Parat, Catherine, 1958, La place du mouvement masochique dans l'évolution de la femme, dans *L'Affect partagé*, Paris, PUF, 1995, 1-29.
- Parat, Catherine, 1987, À propos de la co-excitation libidinale, in *L'Affect partagé*, PUF, 296-307.
- Rosenberg, Benno, 1991, Masochisme mortifère et masochisme gardien de la vie, Paris, *monographie de la Revue française de psychanalyse*, 1991, 55-91.
- Winnicott, D.W., 1947, La haine dans le contre-transfert, in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, petite bibliothèque Payot, 1969.
- Winnicott, D.W., 1960, Agressivité, culpabilité et réparation, in *Conversations ordinaires*, nrf, Paris, Gallimard, 89-98.

---

## Notes

1. Une distinction est ici nécessaire à faire entre fantaisie et fantasme tel que nous l'entendrons tout au long du texte. Ces deux termes quoique proches l'un de l'autre, ont des résonances différentes. La fantaisie renvoie à l'image, à ce que l'on voit ou visualise, le fantasme à ce qu'on se représente et se raconte inconsciemment. La fantaisie est plus apparentée à l'imagination consciente ou sublimatoire dont le modèle est la rêverie diurne. La fantaisie, si elle est primitive comme celle du « parent battu », peut exister antérieurement à la constitution de fantasmes inconscients. Les fantasmes, plus près du rêve, sont le fruit du refoulement de fantaisies. Les fantasmes inconscients peuvent venir ensuite influencer les fantaisies conscientes et sublimatoires.
2. Outre la rivalité fraternelle, d'autres auteurs, et Freud lui-même, ont insisté davantage sur la rivalité soit avec la mère, soit avec le père, ou encore sur le tiers à éliminer ou le tiers interdit par la mère captatrice. Certains ont aussi insisté sur le désir du retour au lien dyadique, sur l'emprise sur l'autre et par l'autre, sur la désobjectivation, sur l'aveu de masturbation et l'envie du pénis (Collectif de l'association internationale de psychanalyse, 1997).
3. Le fantasme est la première douleur psychique... le fantasme en tant qu'introjection de l'objet, est ébranlement et, par essence, générateur d'excitation auto-érotique » (Laplanche 1970, 149).
4. Ces morsures sont symboliques pour nous, mais des équivalents symboliques pour Fanny, puisqu'il manque cet écart entre le symbole et la chose représentée.
5. Les italiques sont de moi.
6. Rosenberg (1991) écrit : « Le masochisme mortifère tend à réaliser une sorte d'autisme masochique centré autour de l'excitation en soi... », « l'essai de "guérison" du masochisme primaire par le masochisme secondaire est possible de par l'identité de nature entre les deux. », p. 87.
7. L'abandon ambiant peut avoir des effets similaires.
8. Ferenczi, l'analyse d'enfant et la Confusion des langues
9. C'est moi qui souligne.
10. Cette expression fait référence aux esclaves de la quantité de Michel De M'Uzan (1984) et à son cas de masochisme pervers (1972).
11. Impossible donc, pour reprendre les propos de Jean Laplanche, « d'introjecter l'objet souffrant, fantasmer l'objet souffrant, se faire souffrir et faire souffrir en soi l'objet pour entrer dans ce temps de l'autoérotisme où se confirme la liaison indissoluble du fantasme comme tel (masochique), de la sexualité et de l'inconscient » (Laplanche 1970, 148).